

Ainsi, c'est de la société de secours mutuel, et d'assistance pour les funérailles, que procède l'assurance moderne. Et si cette dernière est l'évolution progressive de la première; elle doit être, par conséquent, plus perfectionnée, plus scientifique, plus parfaite.

Mais nous pouvons en conclure qu'il y a du bon dans la société de secours mutuel, tout en constatant que l'on s'y base sur le hasard, et que la charité seule y sert de table d'actuels.

Il y a quelques unes de ces sociétés qui promettent une somme fixe au décès d'un membre, en même temps que des secours pendant la maladie. Ces sociétés sont obligées ou bien de changer le taux de la cotisation ou le nombre des répartitions, suivant le plus ou moins grand nombre de décès. D'autres sociétés ne promettent que ce que produira la répartition régulière sur les membres alors existants; pour ces dernières, le taux de la cotisation est fixe et à chaque décès une répartition a lieu.

Dans les unes, comme dans les autres, il n'y a pas de réserve proprement dite; l'assurance y vit au jour le jour, et, si la société est obligée de liquider, tous les versements sont perdus pour les survivants. Un grand avantage qu'elles possèdent, c'est l'économie de l'administration. Comme il n'y a pas d'employés à payer en dehors du salaire modique du secrétaire; pas de commissions, peu ou point de loyer, de frais de bureau etc., l'assurance s'y fait à très bon marché et, pour peu que le nombre des membres s'accroît, les paiements peuvent se faire assez régulièrement. Mais si le nombre des membres reste stationnaire ou décroît, l'assurance devient si onéreuse que les meilleurs risques s'en vont, ne laissant que les faibles et les malades dont une assurance régulière ne voudrait pas prendre le risque.

La société de secours mutuel est bonne, mais surtout au point de vue social et aucun homme intelligent ne se croira assuré parcequ'il fait partie d'une de ces sociétés. Le mieux est donc, si l'on tient à encourager l'influence sociale de ces sociétés, de s'y affilier, si l'on veut; mais de ne pas négliger en même temps de prendre une police régulière dans une compagnie d'assurance. Appartenir à la C. M. B. A. par exemple, est d'un homme charitable; mais s'en tenir exclusivement à l'assurance que donne cette société, ce n'est pas d'un homme d'affaires.

LA VIEILLE DAME DE LA RUE THREADNEEDLE

(LA BANQUE D'ANGLETERRE)

Traduit de l'anglais de CHARLES
DICKENS 1850

(Suite)

C'en est donc pas sans émotion que nous suivîmes l'huissier qui nous conduisit de la salle d'attente à cette pièce célèbre de la Vieille Dame de la rue Threadneedle, le salon—le salon de la Banque, le mystère des mystères, la cella du grand Temple de la Richesse.

L'idée que l'on se fait d'ordinaire du salon d'une vieille dame ne s'accorde pas du tout avec ce que nous y vîmes. Il n'y avait ni élégance solide, ni fauteuils moelleux, ni chat, ni perroquet, ni soufflet émailé, ni le portrait de la princesse Charlotte et du prince Léopold dans la loge royale à Drury Lane, ni porte-bouilloire, ni dessous tricoté pour la théière, ni laquais en cuivre pour la tartine beurrée, dans le salon de la rue Threadneedle. Au contraire, la pièce est vaste, le plafond est soutenu par des piliers; elle a de proportions grandioses et justes et est décorée d'ornements d'architecture du meilleur goût. Il y a là une longue table où viennent s'asseoir les hommes d'affaires de la Vieille Dame (elle les appelle des Directeurs), et ordinairement une petite table à côté, sur laquelle est servi un en-cas ou un goûter digne d'elle.

La salle de réception de la Vieille Dame ressemble aussi peu que possible—mais elle est si originale!—à une salle de réception ordinaire. Elle n'a presque pas de meubles, sauf des pupitres, des tabourets et des livres. Elle est immensément grande, mais n'a pas de tapis. Le nombre énorme des visiteurs qu'elle reçoit tous les jours de neuf à quatre aurait converti en charpie, dans une seule matinée, le plus fort tapis que l'on ait jamais fabriqué.

Chaque visiteur en entrant remet ses lettres de créances à ses chambellans qui les examinent rapidement et observent avec une scrupuleuse exactitude les moindres formalités. Telle est cependant la popularité d'une présentation (sur une grande échelle) à la salle de réception de la Vieille Dame, malgré la sobriété de son ameublement, qu'il n'est point de cas dans l'histoire où on ne l'ait préférée à une réception à la Cour. Il est même devenu à peu près proverbial que le chemin

de la Cour passe souvent par les appartements de la Vieille Dame et des gens supposent que c'est en son honneur que les ornements de la Cour sont en or et en argent.

Quant à ce qui concerne la personne même de la Vieille Dame, nous sommes autorisé à affirmer que le portrait d'une Dame (avec onze boules sur un rameau et une ruche) que l'on voit sur le coin gauche de tous les billets de la banque d'Angleterre, n'est pas le portrait de la Vieille Dame. Elle est invariablement coiffée de papier d'argent sous lequel elle cache avec soin ses tresses d'or. Lorsqu'elle porte une arme défensive ou offensive, ce n'est pas une lance, mais une plume, et sa modestie ne lui permettrait en aucun cas de se montrer dans un appareil aussi léger que la personne en question—qui a été mise là, nous dit-on, comme avertissement à la jeunesse mercantile du pays, qu'il faut éviter le sort de George Barnwell.

En réalité, comme la divinité mystérieuse de Delphes, la Dame de la rue Threadneedle est invisible et rend ses oracles par la bouche de ses grands prêtres, et de même que Hérodote obtint ses renseignements des prêtres en Egypte, tout ce que nous savons de la Banque, nous l'avons appris des grands officiers du Mythe de la rue Threadneedle. Ce sont tous, d'ailleurs, des gens remarquables par leur intelligence et leur bonne humeur; un d'entre eux, particulièrement, M. Mathew Marshall, pour qui la Vieille Dame a, dit-on, un penchant surnaturel, car elle promet continuellement de lui payer les sommes les plus invraisemblables.

D'après ce que nous ont dit ces messieurs, nous sommes prêts à affirmer sans la moindre hésitation; quoiqu'en puissent prétendre Plutarque, Plin et Justin, que, si Crésus peut avoir été assez à l'aise pour son temps, il n'était qu'un bien pauvre gentilhomme auprès de la Grande Dame de la rue Threadneedle.

Ce roi de Lydie n'a jamais employé neuf cents commis; n'en a jamais logé huit cents sous le même toit, et s'il avait pu faire l'un ou l'autre, il lui aurait été impossible de trouver cent trente mille louis chaque année pour les payer. Il n'a jamais eu dans ses caves, à un moment donné, de l'or monnayé pour une valeur de seize millions et demi de louis sterling, comme a été dernièrement la moyenne de l'encaisse de la Vieille Dame; ni "d'autres valeurs," beaucoup plus